

## Que reste-t-il de la névrose en psychanalyse ?

Michel Bousseyroux

### Père, mère et pouésie. Se passer du *Papaoutai* \*

Appuyons-nous sur ce que dit Lacan à la fin de son séminaire *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*<sup>1</sup>. Pourquoi Lacan préfère-t-il au mythème du névrosé le poème de l'inconscient ? Car la névrose, pour Lacan, est un mythe « individuel », construit sur le passif du passé du père<sup>2</sup>. Mais l'inconscient, c'est tout autre chose. Il est plus qu'individuel. L'inconscient, c'est « personnel », comme disait la BBC dans « Les Français parlent aux Français », de ses messages aux airs de poèmes destinés à la Résistance, comme, le 5 juin 1944, *Bercent mon cœur d'une langueur monotone* et *Les carottes sont cuites* annonçant le jour J.

Ce qu'il se passe dans les analyses, observe Lacan, et que les analystes ont à supporter, c'est que l'analysant ressasse sa relation à ses parents proches. L'ennuyeux est que ça bouche les nuances de sa relation spécifique à *lalangue* qu'ils lui ont apprise. Alors qu'il vaudrait mieux, estime Lacan, que l'analyse lui apprenne à s'y apparenter, à cette *lalangue*. Lacan parle, dans cette fin du séminaire XXIV, de s'apparenter à un *pouâte*<sup>3</sup>. Rendre l'analysant plus sensible à sa *lalangue*, soit à ce qui dans l'inconscient est « personnel », est ce qu'il attendait d'une psychanalyse. C'est ce que j'aimerais, ce soir où rien ne va plus, tirer un peu plus au clair.

La cure, je l'ai dit, fabrique une nouvelle entité clinique. Freud la nomme névrose de transfert en 1914, dans « Remémoration, répétition et perlaboration ». Il dit que c'est une « névrose artificielle<sup>4</sup> » qui remplace la névrose ordinaire et dans laquelle tous les symptômes prennent une signification nouvelle. C'est sa nature, au névrosé, de transférer : il est pré-disposé au transfert, donc à l'entrée en analyse ! Le transfert, le lien de l'analysant à son analyste en tant qu'il cause son désir, est névrotisant. Il l'est en ceci que de la cause de son désir l'analysant fait l'Autre receleur. Le transfert fait réversion de la cause au père – ce que Lacan appelle la père-version. Le problème est alors le suivant : comment l'analyste va-t-il aider l'analysant à ne pas perpétuer le feu de la jouissance du transfert dont

cette névrose est la vestale ? Lacan répond : en l'aidant, à la pêche du tout-venant à laquelle invite la règle fondamentale, à « ferrer, elle, la langue <sup>5</sup> », à *l'âme-sonner*, à faire sonner l'âme d'un mot. Lacan joue de l'homophonie entre *ferrer-elle* et *faire-réel*. Ne pourrait-on réussir à *faire réel* ce qui de *lalangue*, dans l'épuisette du parler analysant, frétille ? Car il arrive qu'en étant porté à dire le vrai on dise quelque chose de réel qui ait trait au *live* d'une parole. Et puis il y a cet art de ferrer le vivace du signifiant qu'est le *Witz*, le mot d'esprit. De l'analyse, Lacan dit qu'elle est un processus d'*hystorisation*, qu'il écrit avec un *y* pour qu'on entende qu'il y a de l'hystérie dans l'histoire que construit l'analysant dans sa névrose de transfert. Et il espérait de la passe, qui met à l'épreuve cette hystorisation, qu'elle la réduise à une histoire qui ne raconte pas l'histoire, comme Coluche dans *C'est l'histoire d'un mec...* Eh bien, *qu'est-ce qu'une histoire qui ne raconte pas l'histoire ? C'est un poème* – avec son histoire du Suisse sur le pont de l'Alma à qui un Belge demande pourquoi il regarde dans l'eau et qui répond qu'il a laissé tomber ses lunettes dans la Loire (et je vous passe la chute de l'histoire), Coluche était un poème. Ce mec était un vrai poème !

### La part hantée de l'inconscient

Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es. Qui tu es ? « Tu es cela. » *Cela* est la réponse que tu te sais être au bout du chemin de Compostelle analysant, maintenant que tu compostes elle, la lettre, *ta* lettre, maintenant que tu valides la lettre de *ta* jouissance qu'est le petit caillou dans ta chaussure de marcheur... sur le cheveu que tu as sur la langue. Car il y a tous ces petits cailloux qu'a semés sur ta route *lalangue*. Tu l'as suivie à en compter les pas, tel le bématisseur qu'Alexandre le Grand chargeait de compter ses pas pour mesurer la distance parcourue chaque jour par son armée. Faire une analyse, c'est prendre la mesure de *lalangue*, mesurer à la mémoire de notre langue son efficace réelle, poétique. L'inconscient est « mémoire de la langue ». C'est ainsi que Jacques Roubaud définit la poésie.

En 1949, dans « L'efficacité symbolique <sup>6</sup> », Lévi-Strauss avance que dans la cure psychanalytique « c'est un mythe individuel que le malade construit à l'aide d'éléments de son passé ». C'est de là que part Lacan en 1952 dans sa conférence « Le mythe individuel du névrosé ou Poésie et vérité dans la névrose <sup>7</sup> ». *Poésie et vérité dans la névrose* : Lacan le pose déjà en ces termes à l'orée de son enseignement. Ce mythe s'ordonne, dit-il, selon un système quaternaire fondamental qui subvertit le traditionnel schème triangulaire de l'Œdipe, en y ajoutant la relation narcissique et dans lequel le quart élément est la mort. Évoquant la dernière parole de Goethe mourant, Lacan y voit le ressort de l'expérience analytique. Non que la mort

soit, je pense à Maurice Blanchot, la possibilité de l'homme, sa chance. Le ressort de l'expérience est dans l'ultime du dire poétique de Goethe qui a causé le désir de « Mehr Licht » de Freud, celui qu'il avait de faire plus de lumière sur le trou noir de l'inconscient, sur sa part hantée.

Qui hante, que fréquente le névrosé ? Le névrosé fréquente qui convient à son Œdipe, à ses normes. Ou ses contre-normes : il y a aussi du gothique style famille Addams dans les choix de la névrose. Toujours est-il que très tôt le petit homme fréquente sa mère et qu'il se sortira de son Œdipe en fréquentant une, en aimant une, *papludune*, qui lui convienne de symptôme, ce qui n'est pas si mal, avec la poire d'une maîtresse pour la soif. Toute névrose a sa part de malédiction : de malédiction sur le sexe et aussi de malédiction sur le père. *Confer* Kierkegaard. C'est sa part hantée, sa part Hamlet, dans laquelle le *ghost* du père se fait pur objet spectral. C'est là que Shakespeare nous montre ce qu'il faut pour faire le deuil du père.

### Se passer du *Papaoutai*

De l'Œdipe, Lacan nous dit que c'est un rêve de Freud, le rêve de sa névrose obsessionnelle, fait pour montrer que le rapport sexuel est impossible. En rêvant d'épouser sa mère, le petit homme rêve l'impossible. Il sait que pour le rapport sexuel avec sa mère c'est mort. Ce qui s'apprend sur le divan c'est que du « c'est papa qu'a fait tout ça » de la comédie œdipienne et de son *outai outai où papaoutai* il n'y a rien à faire, il n'y a à faire rien que de la *pouésie*. Faire une psychanalyse, c'est hanter le *outai outai où papaoutai* du père inconscient (celui qui ne sait pas ce qu'il fait) jusqu'à ce que le perlimpinpin de son *ghost* s'évente.

Ce qui n'est pas un rêve, c'est le Nom-du-Père, sans lequel de refoulement il n'y a pas, soit ce par quoi l'inconscient-langage construit le *mythème* du névrosé. Mais il y a aussi le « tout mais pas ça » du *sinthome* névrotique, dont la singularité résonne avec les unarités de l'inconscient-*une-bévue*. Lui s'inscrit au-delà du mythe individuel du névrosé, au-delà de l'Œdipe, où la fonction phallique ne relève d'aucun *Papaoutai* qui puisse l'universaliser.

### Fréquenter la *Pouasie*

Comment sortir le névrosé du mythe individuel de son apparemment œdipien ? Autrement dit, à supposer que l'analyse déconstruise le mythe individuel du névrosé, en ébranle les identifications, à qui, à quoi nous apparentons-nous au bout d'une analyse ? Dans son séminaire de 1976-1977, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, le 19 avril et le 17 mai 1977, Lacan parle de l'apparemment à partir de sa lecture d'un livre qui

vient de paraître au Seuil sous la direction de l'anthropologue anglais Rodney Needham, *La Parenté en question, Onze contributions à la théorie anthropologique*<sup>8</sup>. Notez que ce terme d'apparentement, en anglais *relatedness* – différent de *kinship* –, est devenu un concept des nouvelles études sur la parenté avec, en 2000, le livre de l'anthropologue anglaise Janet Carsten, *Cultures of Relatedness* et, en 2007, *Ghosts of Memory : Essays on Remembrance and Relatedness*.

Or, ce n'est pas aux fantômes de notre mémoire et à nos souvenirs d'enfance que Lacan nous invite dans l'analyse à nous apparenter. C'est à ce qu'il appelle un « pouâte ». Je cite ce qu'il énonce le 17 mai 1977 : « Pourquoi tout s'engloutit-il dans la parenté la plus plate ? Pourquoi les gens qui viennent nous parler en analyse ne nous parlent-ils que de cela ? Pourquoi ne dirait-on pas qu'on est apparenté à part entière d'un pouâte par exemple, au sens où je l'ai articulé tout à l'heure, le *pas pouâteassez* ? » Lacan avait dit juste avant, à propos de son usage de l'interprétation : « Je ne suis pas *pouâteassez* ! » Mais être *pouâteassez*, ce n'est pas faire des vers et des ornements rhétoriques. C'est reconnaître l'obscénité de *lalangue* – obscénité subie des premiers sons jouis reçus de la langue parlée par la maman, le papa, le papi, la mamie, la nounou, que très tôt recouvre ce qui des structures élémentaires de la parenté détermine l'inconscient-langage. Être *pouâteassez*, c'est aussi reconnaître sa propre débilité. Car pour Lacan, « même un pouâte est très communément ce qu'on appelle un débile mental. On ne voit pas pourquoi un pouâte ferait exception. » Lacan ne s'en excepte pas. Ce qui nous rend débile, c'est la mentalité, qui peut devenir une maladie qui nous coupe du réel. C'est le contraire que Lacan attend de la psychanalyse : qu'elle ne nous coupe pas du vivant de *lalangue* et des surprises de nos bévues. Pour cela, il faut se *pouâter*, se hâter de faire sonner dans le nœud du parler autre chose que le sens, le réel d'un son dont il arrive parfois que le poème fasse franchir le mur.

Il s'agirait de sortir l'analysant de sa jouissance à se plaindre de père, mère et compagnie. Et de l'en sortir sans sortir de *lalangue*. En entrant dans le *motériel* de l'inconscient, dont le parler de sa parenté estompe les contours et les couleurs. L'en sortir en l'orientant vers l'apparentement à un pouâte entre autres, dit Lacan qui nous invite à fréquenter la Pouasie – François Cheng oblige ! Lui faire prendre *L'air du poète*, ce poème où Léon-Paul Fargue écrit : « Au pays de Papouasie / j'ai caressé la Pouasie... / La grâce que je vous souhaite / C'est de n'être pas Papouète ». Erik Satie l'a mis en musique pour piano et chant en 1923. À ce *pas Papouète-pouète* que Léon-Paul Fargue nous souhaite, associons le « pas *pouâteassez* » de Lacan.

Et si nous allions maintenant voir chez les Papous comment ils *papouétisent* la question de la parenté ?

### Un débat anthropologique : se passer de la parenté ?

Lacan remet en question la parenté, toute la place qu'elle prend dans la théorie et dans l'expérience de la cure. C'est sa lecture du livre *La Parenté en question* qui l'y conduit. Ce livre rassemble les contributions de onze anthropologues à un congrès qui s'est tenu à Bristol en 1970, intitulé « Repenser la parenté et le mariage ». Y est remise en cause une masse de faux acquis et d'assurances méthodologiques sur quoi on a cherché à construire des théories générales de la parenté. La parenté est un terme à tout faire qui provient de ce que Wittgenstein appelle la passion des généralités et qui provoque un égarement de la recherche sur les questions fondamentales de l'alliance, de la filiation et de l'inceste. Les structures élémentaires de la parenté sont totalement remises en cause et l'on peut dire que le fort intérêt que Lacan porte aux travaux de Needham confirme le fait que dès lors il ne pense plus l'inconscient avec Lévi-Strauss. Il le pense avec François Cheng. Dans ce débat anthropologique, il me faut aussi mentionner la mise en cause la plus radicale de la parenté qu'opère en 1984 l'Américain David Murray Schneider dans *A Critical of the Study of Kinship*. Il prend pour terrain d'analyse une société de l'île de Yap, en Micronésie, et montre que c'est une société fondée non pas sur la parenté mais sur d'autres rapports et d'autres valeurs. Il en arrive à la conclusion extrême que la parenté n'existe que dans la tête des anthropologues et qu'elle ne correspond à aucune société humaine, à aucune classe distincte de phénomène anthropologique et à aucun type distinct de théorie.

### Les Baruya de Maurice Godelier

Les études sur la parenté ne sont pas pour autant mortes depuis Schneider. Elles sont même reparties de plus belle. « La mort annoncée n'a donc pas eu lieu ! », écrit Maurice Godelier en 2004 dans *Métamorphoses de la parenté*<sup>9</sup>. Godelier soutient des positions très critiques envers Lévi-Strauss sur l'échange, l'alliance de mariage comme base théorique à l'analyse de la parenté, et sur la prohibition de l'inceste comme ne se fondant pas sur l'exogamie, l'obligation d'alliance par l'échange des femmes, mais sur la nécessité absolue de réguler la sexualité. En cela il rejoint Freud, mais il s'en démarque aussi. La prohibition de l'inceste ne signe pas pour lui, comme pour Lévi-Strauss et Freud, le passage de la nature à la culture, de la horde à la société humaine. Elle ne fait que reprendre chez les humains des mécanismes sociaux apparus chez certains primates. Et surtout, pour

Godelier, comme pour Schneider, aucune société n'est fondée sur la seule parenté, les représentations de celle-ci dépendant des croyances relatives à la conception, au corps, à la personne, qui forgent l'univers mental d'un groupe, d'une société.

Pour explorer les représentations de ces croyances, Godelier s'appuie sur l'étude des Baruya de Nouvelle-Guinée, au pays des Papous. Nous y voilà. En Papouasie. Godelier parvient à la conclusion que la parenté ne constitue pas le fondement de la société baruya, que l'existence de groupes de parenté ne suffit pas à faire une société ni à donner une forme tribale à cette société, et que cela invalide l'axiome répété chez les anthropologues selon lequel les sociétés primitives sont fondées sur la parenté. Chez les Baruya, la paternité n'a pas le même sens que dans notre langue, où elle désigne une catégorie d'individus dans la même relation avec moi que l'homme qui est marié avec ma mère. Alors que, pour un Baruya, les frères de son père sont également son père, *noumwé*, de même que les sœurs de sa mère sont également sa mère, *noua*. Les notions d'oncle paternel et de tante maternelle n'existent donc pas. Pour les distinguer, les frères du père sont appelés petits pères et les sœurs de la mère petites mères. Pour un Baruya garçon, tous ses pères et tous leurs enfants ont été faits avec le même sperme que celui de son père. Pour les règles d'alliance, on ne se marie pas dans son lignage ; pas de mariage avec ses cousines croisées matrilatérales et avec les cousines directes patrilatérales, l'interdit portant encore sur tout ce qui provient du sperme du père.

### L'engendrement baruya

Voyons comment les Baruya pensent la procréation, la conception de l'enfant. L'union sexuelle n'y suffit pas. Il y faut en plus le Soleil, principe cosmique qui fait les finitions du garçon en gestation. Les Baruya appellent familièrement le Soleil *noumwé*, le terme affectueux par lequel on s'adresse à son père et aux frères de son père. Quant à la Lune, qui est à la fois l'épouse et le frère du Soleil, elle crée les femmes. C'est le principe féminin, porteur de malédiction avec le sang menstruel, qui est à bannir de la procréation et de la transmission. Il en est exclu par le sperme, le primat du Sperme qui, chez les Baruya, n'est pas fondé seulement sur le principe patrilinéaire de descendance. Le principe de consanguinité, du lien par le sang, qui prévaut dans notre conception occidentale de la parenté et que résume l'aphorisme « Blood is thicker than water » (que l'on peut traduire par : la voix du sang est la plus forte) ne vaut pas pour les Baruya : pour eux, c'est la voix du sperme qui est plus forte que tout, ce qui modifie notre vision de la consanguinité et de la parenté. Le sperme de l'homme produit

les os de l'enfant, sa chair et son sang (il produit aussi le lait de la mère). La femme n'apporte rien de son corps dans la gestation, son ventre n'étant qu'un réceptacle. Mais l'union sexuelle ne suffit pas à faire un enfant, non plus que les rapports dits de parenté. Le fœtus restera privé de nez, d'yeux, de bouche, de doigts et d'orteils si le Soleil ne vient pas façonner ces organes manquants et donner en plus au corps du fœtus le souffle. Quant au père géniteur, c'est lui qui va donner une âme au nouveau-né par la nomination.

### Un second engendrement des garçons hors parenté

Mais il faut que l'homme soit enfanté une deuxième fois, *hors des relations de parenté*. Une fois que l'enfant a atteint ses neuf ans, quand c'est un garçon, on le sépare de sa mère et de ses sœurs, on lui perce le nez et c'est l'ensemble des hommes jeunes qui n'ont pas encore eu de rapport sexuel avec une femme qui l'initient à un rite homosexuel sacré où il reçoit d'eux un don de sperme : ils le débarrassent de l'horreur de tout ce qui est féminin en lui en le forçant, de façon répétée, à prendre dans sa bouche le pénis de jeunes hommes initiés pubères vierges et à ingérer leur sperme. Un homme n'est tel que quand il a été initié au pouvoir phallique dans une communauté hommosexuée qui déborde de loin la famille, le lignage et les rapports de parenté. Il s'agit par cette initiation d'exclure les femmes, au bénéfice des hommes, de l'ordre social, du contrôle des armes, des terres, de la monnaie et de la propriété. C'est donc sans les femmes que les hommes, collectivement et cosmiquement, car avec l'aide du Soleil, qui est le père surhumain, et de la sève de l'arbre géant de la forêt qui les relie au Soleil, réengendrent leurs fils pour qu'ils deviennent des hommes et fondent leur suprématie phallique.

L'ordre social politico-religieux des Baruya excède donc l'ordre familial patrilinéaire avec sa métaphore paternelle solaire. La signification phallique n'est pas subordonnée au père. Le sperme, chez les Baruya, n'est pas qu'au service de la parenté. Il est au service d'une cause au-delà de la paternité, qui légitime, hors groupes de parenté et hors union sexuelle père-mère, la jouissance phallique. La jouissance phallique baruya est *pas papouète* ! La parenté, la généalogie, l'engendrement, le père, la mère, les oncles et les tantes qui n'existent pas et sont des petits pères et des petites mères, le Sperme qui crée la peau, la chair et les os, le sang et le lait, avec le Soleil et la Lune qui font le reste, pour les Baruya c'est de la Papouésie !

## La parenté en question pour ce qu'elle doit aux femmes

Il y a donc toute une poétique baruya de la conception des enfants, de la généalogie, de l'alliance, qui vise à asseoir la suprématie politico-religieuse des hommes au-delà des rapports de parenté et de ce que ceux-ci doivent aux femmes. Les Baruya s'inventent une poétique de la nomination destinée à exclure la jouissance féminine, dont le sang des menstrues représente pour eux la nocivité. Ils l'éliminent de leur ordre social avec leur primat du Sperme comme nomination du réel qui donne substance de réel au Nom-du-Père. Car, dans la pensée baruya, les femmes, à l'origine, avaient la puissance créatrice. Ce sont elles qui ont inventé l'arc, les flèches et les flûtes. C'est de la jouissance Autre des femmes qu'il faut, pour un Baruya, se désapparenter. La Lune, qui est le principe créateur de la féminité chez les Baruya, ne saurait être un des Noms du père et c'est de ce risque que la société baruya cherche à se prémunir par ses rites d'initiation hommosexués.

Or, c'est la question que posait Lacan dans sa préface à *L'Éveil du printemps*<sup>10</sup> de Wedekind, parlant de la Déesse blanche, dont le poète Robert Graves fait remonter le culte à la nuit des temps : « Comment savoir si le Père lui-même, notre père éternel à tous, n'est que Nom entre autres de la Déesse blanche ? » C'est parce qu'on ne sait jamais si le Père lui-même n'est qu'un Nom entre autres de la Déesse blanche, Autre à jamais en sa jouissance, que les Baruya font tout pour se désapparenter de cette menace, en s'inventant un second engendrement extra-parentalité des hommes. C'est donc bien pour ce qu'elle doit aux femmes et à leur au-delà du phallus que la parenté est en question<sup>11</sup>.

## L'invention de Roubaud. La hâte ou la ouate ?

Revenons à ce que dit Lacan après avoir évoqué les travaux de Needham sur la parenté en question. Ce qui est en question dans l'analyse, affirme Lacan, est le fait que l'analysant ne fasse que ressasser sa relation à ses parents et que ça bouche toutes les nuances de sa relation spécifique à *lalangue*. Comment harponner, dans le bouillon de langage, cette *lalangue* qui échappe à la culture ? Jacques Roubaud<sup>12</sup>, le poète oulipien, a trouvé : avec un trident. Transformant la fourche de la langue en un poème encore plus court qu'un haïku, il a inventé le trident, fait de trois vers. Il en a écrit plus de quatre mille ! En voici un :

« Je / n'a / rri / ve / pas  
à / cra / cher  
le / pa / ssé / en / mots »



Un autre :


« Mes derniers ? poèmes  
grattent trop  
une plaie unique. »


Au quotidien, avec son trident, Jacques Roubaud va à la pêche à ce qui fait de tout poème un souvenir de langue, pour lequel il faut inventer un temps qui manque à nos temps verbaux et qu'il appelle le *passé postérieur*. Le trident harponne le temps, il le pince entre un futur dans le passé et un passé dans le futur qui fantomatise le souvenir. C'est une façon de prendre de court la réminiscence, de harponner l'une-bévue dans « l'eau lourde des souvenirs ». Jacques Roubaud nous apprend qu'il n'y a de traitement possible des souvenirs, d'enfance ou pas, que poétique. Il rejoint par là la position de Lacan quand il dit : « Un *pouâte*, on a autant de parenté avec lui, pourquoi la psychanalyse oriente-t-elle, oriente-t-elle les gens qui s'y assouplissent, les oriente-t-elle, au nom de quoi, vers leurs souvenirs d'enfance ? Pourquoi est-ce qu'ils ne s'orienteraient pas vers l'apparemment à un *pouâte*, un *pouâte* entre autres, n'importe lequel <sup>13</sup> ? »

C'est à un usage du signifiant qui assouplisse le parler analysant dans son rapport à l'inconscient-*lalangue*, c'est à un usage *pouâtique* du signifiant que Lacan invite, un usage en coup de vent qui décoiffe. Hâte s'entend dans *pouâte*, à moins qu'une oreille qui déchire les pages de tous les dictionnaires n'y entende ce que chante Caroline Loeb – souvenez-vous : de toutes les matières, c'est la ouate qu'elle préfère, en négligé de soi (je l'écris sans *e*) ! Pouâte-toi ! C'est l'orientation que donne le séminaire : *l'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*. Donne-toi les ailes de la mourre pour t'apparenter aux Uns qui font l'insu que sait de l'une-bévue.

*Mots-clés : mythème et poème, lalangue, apparemment, désapparemment, François Cheng, Maurice Godelier, Jacques Roubaud.*

---

\* Séminaire du 13 mars 2020 à Toulouse, « Que reste-t-il de la névrose en psychanalyse » (extrait).

1. J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit.

2. [↑](#) Cf. le cas de l'Homme aux rats avec son histoire de dette et de femme riche ou pauvre.
3. [↑](#) J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, *op. cit.*, leçon du 17 mai 1977.
4. [↑](#) S. Freud, « Remémoration, répétition et perlaboration », dans *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1953, cf. p. 113, 114.
5. [↑](#) J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, *op. cit.*, leçon du 19 avril 1977.
6. [↑](#) C. Lévi-Strauss, « L'efficacité symbolique », *Revue d'histoire des religions*, tome 135, n° 1, Paris, PUF, 1949, p. 21.
7. [↑](#) J. Lacan, *Le mythe individuel du névrosé ou Poésie et vérité dans la névrose*, Paris, Le Seuil, 2007, p. 120.
8. [↑](#) R. Needham (sous la direction de), *La Parenté en question. Onze contributions à la théorie anthropologique*, Paris, Le Seuil, 1977, p. 354.
9. [↑](#) M. Godelier, *Métamorphoses de la parenté*, Paris, Flammarion, 2010, p. 952.
10. [↑](#) J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 563.
11. [↑](#) Cf. C. Collard, F. Zonabend, *La Parenté*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2<sup>e</sup> édition, 2019, p. 128.
12. [↑](#) J. Roubaud, *Tridents*, Caen, Nous, 2019, p. 370 ; *Poésie, etcetera : ménage*, Paris, Stock, 1995, p. 284.
13. [↑](#) J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, *op. cit.*, leçon du 17 mai 1977.